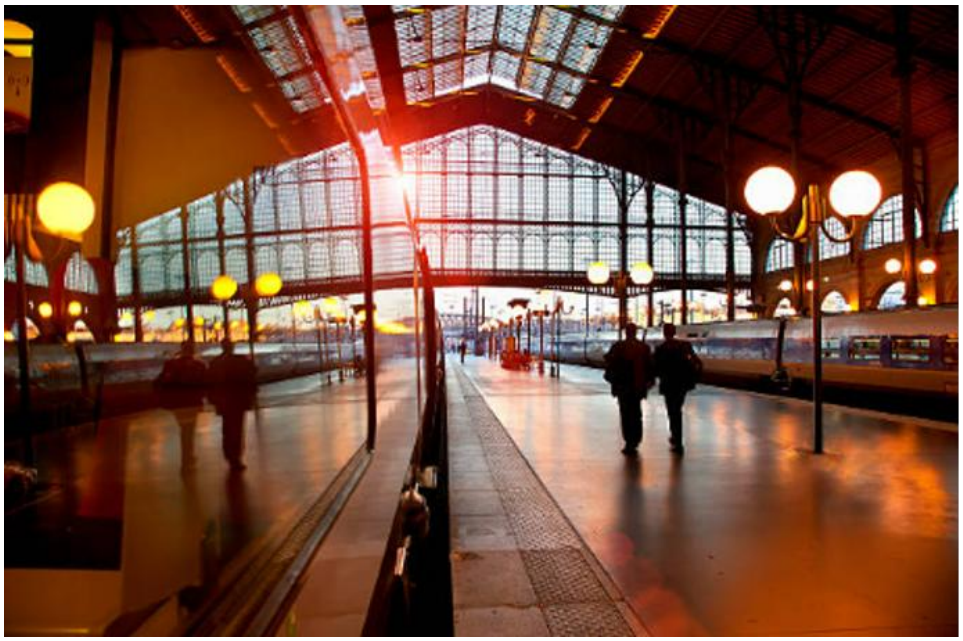
# *DERNIER DÉPART*



Premières et dernières pages signées
***Patrick Desbiens***
avec la collaboration et la complicité de
***Yasmina Ammara***
***Mario Séguin***
***Chrystiane Lacombe***
du collectif *Les Accords Atmosphériques*

XXII[e] course à relais ─ Hiver 2026
*Collectifs d'écriture de récits virtuels*
*de l'Outaouais (CERVO)*

## Première partie — *Patrick Desbiens*

*Départ dans 12 minutes et quelques secondes*

Me voilà assis, côté fenêtre. Personne à côté, mais ça va se remplir, rien qu'à voir la file. Dans le couloir, les passagers se disputent les derniers créneaux libres sur les porte-bagages au-dessus des banquettes.

L'immense verrière diffuse les rayons horizontaux du soleil levant. Ça fait une mosaïque de carreaux allant du jaune au rouge. Les quais, encore lisses, reflètent la lumière. On s'agite à la billetterie. Le contrôleur empoigne son porte-voix. Il annonce que la dernière place du train 1207 vient d'être vendue. Il était moins une, doit se dire son détenteur en se faufilant entre les portes coulissantes du wagon que j'occupe.

Le guichetier empoigne les deux volets de la vitrine de son comptoir pour les ramener l'un contre l'autre. Du coup, les deux syllabes du mot FERMÉ, inscrites sur leurs revers, apparaissent et se juxtaposent sous les regards incrédules des laissés-pour-compte. Des paires de bras gesticulent tout le long de la file d'attente qui se tord comme un mille-pattes piqué au vif.

C'est l'unique départ de la journée vers la frontière est du pays, aux prises avec les violences politiques. On sera à Budapest après-demain. C'est la destination finale, après quatre escales.

Sur le quai, la surprise fait place au désespoir. On cherche autour de soi des témoins de son malheur. Certains se tournent vers le ciel. D'autres tambourinent furieusement l'écran de leur téléphone. Des conciliabules se forment. Au premier rang, à trois mètres de ma fenêtre, un couple se déchire. La femme se tourne vers son compagnon, les bras ballants, interdite. Elle tient un ticket de train. Elle le lui tend. Il proteste, tourne ses paumes vers elle en hochant la tête. Ils n'ont plus beaucoup de temps. Ils échangent quelques mots. Je crois qu'ils sont en train de se résigner. Peut-être pensent-ils qu'il vaut mieux passer ces derniers moments ensemble dans le calme. Par pudeur, je décide de regarder ailleurs.

J'aperçois le chat de la gare, posté sur une chaise à la terrasse du café. Il fixe le bagel d'une vieille dame qui observe visiblement la même scène que moi, incapable, elle, de s'en détourner.

Elle suit le couple du regard, suspendue à leur drame. Le chat trépigne et se déhanche. Le butin est là, presque offert. Il sait que la dame n'a plus conscience de sa présence. On ne vit pas aux dépens des voyageurs dans une gare pendant des années sans apprendre à reconnaître une occasion en or. Il mobilise à fond ses fonctions nasales. Jambon ? Saumon fumé ?

Soudain, la dame se lève. Elle repousse sa chaise et se dirige vers le couple. À sa démarche, je devine qu'elle va poser un grand geste. Le chat aussi, d'ailleurs. Elle se hâte en boitant, franchit la distance qui la sépare de l'endroit où se trouvaient la femme et l'homme il y a un instant, et disparaît comme eux hors de mon champ de vision. Je colle la joue à la vitre dans l'espoir de connaître la suite. Quelle mouche l'a piquée ? Les connaît-elle ?

- - - - -

Une voix féminine me tire de mes pensées : « Monsieur ? »

C'est la femme du couple. C'est elle qui est montée. Elle dépose sa valise sur le siège d'à côté, et se penche au-dessus de moi.

— Pouvez-vous me rendre un grand service ?

Elle a un accent vaguement slave. Je devine qu'elle désire la place près de la fenêtre, pour mieux faire ses adieux à l'homme qui restera sur le quai. On entend les sifflets qui annoncent la fermeture imminente des portes.

— Donnez-moi votre billet ! Mon mari doit monter à bord. S'il reste ici, il va lui arriver un grand malheur, un très grand malheur. Vous devez m'aider !

Elle a l'air de dire vrai. Mais je suis un grand naïf, le pire juge de la sincérité des gens. Est-elle de la même race que le chat de la gare, ce maître de la séduction, des postures victimaires, qui devine vos vulnérabilités en lisant la plus subtile des inflexions musculaires de votre faciès, vous fait baisser la garde pour mieux vous soutirer votre bien ? Je me retourne instinctivement vers la terrasse du café. Le voilà, s'enfuyant au galop avec la tranche de saumon dans la gueule. Je fais face à la femme sans broncher, mais je sens mes forces s'évanouir.

— Je suis enceinte ! Je ne le reverrai plus, il est en danger, dit-elle en élevant la voix. Le billet !

Elle tend la main. Tous les passagers se tournent vers nous. Non, vers moi.

## Deuxième partie — *Yasmina Ammara*

Je ne réponds pas. Elle tremble légèrement. Le wagon s'est tu. Les conversations se sont arrêtées net. Je sens les regards, mais aucun ne s'attarde encore sur moi. Ils attendent.

Je hoche la tête.

Je prends le billet dans la poche intérieure de ma veste et le lui tends. Elle le saisit aussitôt, sans un mot. Elle se redresse, se retourne vers la porte encore ouverte et appelle quelqu'un à voix basse.

Je me lève. Je prends mon sac. Je descends les premières marches du train. L'air est plus froid. L'homme monte en me croisant. Elle lui met le billet dans la main. Ils échangent

quelques mots rapides. Elle l'embrasse en m'ignorant. Je remonte. Les portes se ferment. Je suis resté à l'intérieur du wagon. J'aperçois le couple assis à ma place, une dizaine de mètres plus loin.

Un haut-parleur grésille. La voix du contrôleur hésite une fraction de seconde avant de reprendre, plus basse:

> « *En raison de mesures exceptionnelles aux frontières, certains contrôles pourront être prolongés. Les passagers en partance de Ljubljana sont priés de conserver leurs documents à portée de main.* »

Personne ne réagit tout de suite. Puis les gestes se figent. Une femme glisse son passeport hors de son sac et le garde contre elle. Un homme replie un journal dont la une parle de fermetures nocturnes. Deux étudiants échangent quelques mots en anglais à toute allure.

J'aperçois par la vitre la vieille dame du café, qui a reposé son bagel dénudé. Elle murmure quelque chose à voix haute, sans destinataire évident. Le contrôleur commence sa ronde. Il avance rangée par rangée. Il scanne les billets, sans lever les yeux. Le train est prêt à partir.

Je pense à l'autre billet. Celui acheté plus tôt à la sauvette, près des consignes, à un homme qui parlait tout bas. J'avais cru ne pas avoir le temps de faire la queue. Les rumeurs circulaient déjà. On parlait de fermeture imminente de la route des Balkans, d'un dernier train... J'avais payé cher. Trop cher. Le billet était faux. Je le soupçonnais, sans vouloir l'admettre. Puis j'ai aperçu les policiers près du café. Leur manière d'attendre m'avait fait peur. J'ai rejoint la file. J'ai patienté. Le guichet a fermé juste après moi. J'avais acheté le dernier billet. Le vrai.

Le contrôleur s'arrête devant la rangée du jeune couple. Il regarde le billet du mari. Le retourne. Appelle un collègue. Les voix montent légèrement. Il demande visiblement à voir des papiers d'identité. L'homme se lève à moitié. Il sort un passeport. Le contrôleur le feuillette, longtemps. Deux agents armés arrivent. La femme se penche vers eux. Elle parle vite. L'homme tente d'expliquer. Il mélange des langues. J'entends des cris, des sanglots. Le contrôleur parle de billet invalide. Puis de papiers. Faux eux aussi.

Des menottes apparaissent. Elles se referment sur les poignets de l'homme. La jeune femme crie. Elle essaie de l'enlacer. Les agents la repoussent. L'homme ne résiste pas. Il regarde autour de lui, sans comprendre.

Des passagers s'agitent, se lèvent. D'autres filment. Les voix se superposent. On pousse sans ménagement le couple dehors.

Je retrouve ma place. Personne ne me remarque. Sous la banquette, le chat s'est installé, repu. Il ne bouge pas.

Un contrôleur repasse. Il me demande mon billet. Je le lui tends. Il le scanne. Il passe au suivant. Je le range dans mon portefeuille. À côté, il y a mon passeport syrien. Usé. Mon nom y est inscrit : Youssef Mahmoud, originaire d'Alep. Une ville que j'ai quittée quand j'ai craint pour ma vie. Je pense à tout le chemin parcouru. Je pense à l'Allemagne. À cet oncle lointain, aperçu une seule fois, enfant, lors d'un été trop court. À son adresse griffonnée sur un bout de papier que je garde précieusement.

Le train repart.

Sur le quai, la femme est toujours là. Elle voit son mari s'éloigner, menotté. Puis elle se retourne vers le train. Son regard s'arrête sur moi, à travers la fenêtre.

Elle me reconnaît. Ses traits se crispent. Elle lève la main et trace un mouvement horizontal du pouce d'un geste lent, en travers de sa gorge. Sans un mot.

Mes mains tremblent. Je ne sais même pas pourquoi j'ai tendu le billet. Le faux.

La gare s'éloigne. Le chat s'étire et se rendort. Dans deux jours, je serai à Budapest. Dans trois à Berlin.

- - - - -

Huit ans plus tard, je pousse la porte d'une épicerie fine du quartier de Neukölln. Une clochette tinte. Derrière le comptoir, une jeune femme relève la tête.

Je m'arrête net. C'est elle.

## Troisième partie — *Mario Séguin*

Huit ans ont passé. Huit ans depuis la gare, le billet, les menottes, le pouce lentement tiré en travers de la gorge. Huit ans pendant lesquels j'ai appris à ne plus sursauter au moindre uniforme.

L'odeur me surprend. Cardamome, café, paprika, un fond sucré de miel chaud. Les étagères sont étroites, chargées de sacs translucides où s'entassent des lentilles rouges, des pois chiches, du riz long. La lumière est douce, presque dorée. Trop douce pour Berlin.

Je pourrais sortir. La poignée est encore sous ma main. Mais la clochette a déjà parlé. Elle m'a vu. Elle prononce mon nom. Je nie d'un mouvement bref. Elle ne proteste pas.

— Vous portiez une veste grise. Vous regardiez trop souvent vers la terrasse du café. Vous craigniez que quelqu'un lise dans votre visage.

Je secoue la tête, je suis hébété. Elle connaît mon nom ! L'anxiété me gagne.

Le magasin continue de respirer autour de nous. Un homme examine des pistaches. Un réfrigérateur vrombit doucement. Personne ne prête attention.

Elle parle peu. Quelques phrases, posées, sans tremblement. Après l'arrestation, les interrogatoires. Les heures sous des néons. Les questions répétées jusqu'à l'usure. Elle précise qu'elle n'était pas enceinte. Elle dit aussi qu'elle savait pour le billet. Qu'elle l'avait compris avant même que je le tende.

Je ne lui demande pas comment. Je me souviens de ma main qui tremble. De mon regard fuyant vers la terrasse du café. Du chat qui s'enfuit avec le saumon. J'avais cherché un signe extérieur pour ne pas décider seul.

Elle avait vu.

Je voudrais répondre. Expliquer que j'avais peur. Que j'avais moi aussi un faux billet dans la poche, quelques minutes plus tôt. Que j'avais payé trop cher. Mais les mots restent coincés.

Elle dit aussi que son mari avait de faux papiers depuis longtemps. Qu'il croyait pouvoir passer. Qu'elle savait qu'il serait arrêté tôt ou tard. Le train n'était qu'une tentative parmi d'autres.

Je comprends alors ce qu'elle n'a pas besoin de formuler entièrement : si je lui avais donné le vrai billet, le contrôle aurait été plus attentif. Plus large. Mon passeport syrien. Mon nom. Mon histoire encore fragile. À cette époque, il aurait suffi d'un soupçon pour m'arrêter. Nous aurions peut-être été trois à descendre sur le quai. Le faux billet a attiré l'attention ailleurs. Je revois les agents armés, le contrôleur feuilletant le passeport trop longtemps. Les menottes. Les cris.

Je n'avais jamais envisagé la scène sous cet angle. Pendant des années, je me suis raconté que j'avais cédé. Que j'avais été faible. Que je n'avais pas su refuser.

Je n'avais pas imaginé que ce geste puisse aussi m'avoir protégé.

Elle détourne le regard vers la vitrine, où des pâtisseries sont alignées avec soin.

Son mari a disparu. Transféré, puis effacé. Elle a été relâchée faute de preuves. Elle a attendu. Puis recommencé. D'autres routes. D'autres nuits. Elle est arrivée ici des années plus tard.

Elle me dit qu'elle m'a cherché. Pendant des années, elle a gardé en mémoire mon visage. Mon regard.

Je baisse les yeux. Je revois la gare. Le geste du pouce à la gorge. J'avais cru à une menace.

— Ce geste… dis-je enfin.

Elle comprend avant que je termine. Le geste était pour elle, pour ce qu'elle laissait derrière. Elle semble vouloir vérifier quelque chose. Comme si une question était restée suspendue depuis le quai.

Elle ouvre un tiroir sous le comptoir. En sort une petite enveloppe brune qu'elle pose devant elle sans me la tendre. Elle évoque l'homme des consignes. Celui qui parlait à voix basse. Elle dit qu'il ne travaillait pas seul. Que certains de ces réseaux existent encore. Ici.

Mon nom, ajoute-t-elle presque distraitement, apparaît toujours quelque part.

Je sens mon estomac se contracter. Je n'ai jamais travaillé pour eux. J'ai acheté un billet, c'est tout. Mais je me souviens aussi du regard d'un policier posé sur moi quelques secondes trop longtemps.

L'enveloppe glisse légèrement vers moi. Je ne l'ouvre pas. Je la touche à peine, comme si elle pouvait brûler. Je me demande ce qu'elle attend de moi.

Un client entre. La clochette tinte de nouveau. Elle se détourne pour répondre en allemand, avec aisance. Sa voix ne trahit rien. Quand elle revient à moi, elle ne dit qu'une phrase, presque à mi-voix :

— Je me suis toujours demandé si vous saviez.

La phrase tombe doucement. Savoir quoi ? Que je choisissais ? Que je déplaçais le danger ? Je voulais vivre. C'est tout ce dont je suis certain.

Je ne réponds pas. Je prends l'enveloppe. Je sors. L'air de Berlin me semble plus froid que quelques minutes plus tôt. Les façades sont immobiles. Un tramway passe dans un crissement régulier. Des enfants traversent la rue en riant.

Je marche quelques mètres. Puis je m'arrête. Je n'ouvre toujours pas l'enveloppe.

Derrière la vitrine, elle me regarde. Je ne sais pas si elle vient de me prévenir. Ou de me livrer.

## Quatrième partie — *Chrystiane Lacombe*

Cette femme ressemble à une marionnettiste capable de tirer toutes les ficelles. Comment sait-elle quelque chose que je suis censé savoir et dont je n'ai pas souvenir ? La situation est invraisemblable. J'ai le pressentiment de tourner le dos à une personne armée. J'ai peur. « Ralentis le pas. Inspire. Expire. » Espérant retrouver mon sang-froid, je hèle un taxi. Direction Charlottenburg. Mon rendez-vous est à 16 h 30. Le trajet me paraît interminable. Le paysage m'angoisse. Les mots de cette femme résonnent en écho depuis tout à l'heure. L'idée m'effleure de me débarrasser de l'enveloppe.

Je sonne. Des pas. Ma psychologue ouvre la porte. Elle sourit. Je suis à l'heure. Je place à portée de main l'enveloppe que je choisis d'ignorer pour l'instant. Allongé sur le divan, les yeux fermés, je me sens à l'abri. Ma mémoire se rebiffe, barbouille mes souvenirs. Des images et des visages s'agitent sous mes paupières. Je mets un pied dans le passé, juste avant l'explosion. Le cadran solaire, des rires, le parfum des fleurs d'oranger, sa main dans la mienne, puis la peur que ça tourne mal, que quelqu'un m'identifie. Elle qui chuchote : « La procédure d'exfiltration est en place ». La détonation. Ça a eu lieu. Des cris, des gémissements. Le visage tourné vers moi elle gît au sol, morte. Affolé, j'enjambe son corps et je disparais comme si de rien n'était. Vingt-six autres personnes sont mortes dans le jardin de l'ambassade ce jour-là. Pourquoi suis-je en vie ? La ligne de fuite est grande ouverte. Elle ne se refermera plus.

Je ne dis mot avant la fin de la séance, puis :

— Dans une boutique, tout à l'heure, une femme qui m'a reconnu s'est adressée à moi en prononçant un nom qui n'est pas le mien. Elle m'a décrit une scène que j'ai l'impression d'avoir vécue en observateur aveugle, la peur au ventre, pris entre deux feux. Je suis sans repères, complètement dérouté. Mes identités se confondent.

— Je vous rassure, vous vous appelez Marko Vargovà.

— Oui. Non. Je m'appelle Youssef Mahmoud. Je ne sais pas. Tantôt Marko, tantôt Youssef, tantôt... Mon cerveau me lâche.

— C'est la mémoire qui s'obstine à vous jouer des tours. Je vous revois demain. N'oubliez pas votre enveloppe.

Je glisse l'objet importun dans la poche de mon veston, sors, puis décide de flâner dans Charlottenburg. J'aime ce quartier paisible où je vis avec mon oncle depuis huit ans. La somptueuse demeure d'oncle Branco se trouve sur la célèbre rue Suarez, « l'allée des antiquaires ». Les commerces qu'il tient de manière sous-entendue s'y trouvent aussi. Mon oncle est marchand d'art, et la discrétion sa valeur absolue. Il dirige aussi une maison de vente aux enchères dans le quartier Schöneberg. Je l'admire.

Dix-neuf heures, l'heure de rejoindre Branco et son cercle d'amis collectionneurs. C'est la première fois que mon oncle m'invite à l'assemblée extraordinaire de son cercle. Je me sens privilégié. « C'est donc vous ce Marko ? Très heureux de vous rencontrer, enfin », marmonne un collaborateur de mon oncle, un notaire. Le crépuscule envahit la pièce. Il fait chaud. Je ne me sens pas à ma place. Les convives plaisantent, louangent leur hôte, se réjouissent les papilles et se félicitent en trinquant à la santé de l'un puis de l'autre. C'est la liesse. L'assemblée passe au salon. « Vous avez l'enveloppe ? » me demande à brûle-

pourpoint un type grassouillet au regard fuyant. Entre deux gorgées de cognac, oncle Branco prend un air solennel. Je me sens jeté en pâture.

Je sors sur la véranda. Besoin d'air. Mon voyage à rebours se prolonge sans suite logique apparente. Des sourires tordus, des faces défaites forcent les portes de ma mémoire. Des mots, des fragments de conversation se précipitent dans le désordre : pillage, trafic, déplacement d'objets d'art, valise diplomatique, services secrets, vente d'armes, Syrie, Balkans, fatras des formalités... Mon histoire se retisse par bribes. J'hallucine. Mon oncle blanchit des biens culturels volés ? Ces marchands d'art sont des terroristes ?

Les images se télescopent. L'explosion. Ma fuite. Une gare. Un chat. Un type louche qui me vend un billet. Un couple déchiré dont la femme est à Berlin. L'enveloppe. Ça ne colle pas. Cette histoire n'est pas la mienne.

## Cinquième partie – *Patrick Desbiens*

Vingt-trois ans et huit semaines plus tard, me voici au milieu de l'océan à écrire mon autobiographie. Un iceberg passe. Il navigue à vue, comme moi. Il connaîtra le destin du glaçon de mon verre de whisky. Mais un peu plus tard. Il est dans le temps long.

Je l'envie. Je décide de le suivre. Je pourrais en arracher un morceau pour mon prochain verre. J'intègre tout. Tout a du sens, ou rien n'a de sens. C'est ça mon histoire. Je m'accroche. Ma psychologue m'a toujours refusé un diagnostic. Elle est dans le temps long, comme l'iceberg. Et moi je dérive. Je suis son fantoche.

Je déploie le génois. Vent d'ouest, comme le courant. Je me rapproche.

Mon titre : « Cette histoire n'est pas la mienne » avec en sous-titre : « Mais je suis le seul à pouvoir la raconter. » Non, c'est moche. Plutôt : « Personne ne la finira à ma place, quel vertige ! » Fataliste, mais ça m'oblige.

Ici, une dernière rime fastoche.

Pour l'auteur, je mets Marko Vargovà. Je dédicacerai à la mémoire de Youssef Mahmoud, cet inconnu.

Premier chapitre : Le Vrai et le Faux. Il sera question de mon nom, de l'acheteur du dernier billet, du billet lui-même, de mon intention en le passant à la femme.

Second chapitre : Errances et Indécisions. Il sera question de mon rapport aux portes de train : entrer, sortir, entrer encore ; de la rencontre fortuite d'une personne entrevue huit ans plus tard ; de tous ces pays hors trajectoire ; de ma destination finale.

L'iceberg n'est plus qu'à cent mètres. Il émet une lumière éclatante, comme une étoile trop proche. Je me laisse aspirer, ébloui, aveuglé.

Troisième chapitre : Souvenirs Éclatés. Il sera question d'explosion, de légende, de dissociation post-traumatique, de violences politiques.

Quatrième et dernier chapitre : La Toile, le Chat et l'Iceberg. Il sera question de ficelles, de réseau ferroviaire, de réseau de vente d'objets d'art, de réseau de trafiquants d'armes, de réseau de passeurs, et enfin d'un chat qui me suit depuis le début sans perdre le fil, lui. Il veut savoir la fin.

J'écluse mon whisky. Le chat fixe l'horizon. Il ne ronronne plus. Il fait le dos rond, écarquille les yeux. Ah oui, j'oubliais. L'iceberg !

